

Pour lutter contre le décrochage lié à la crise, les universités revisitent...

13-17 minutes

"En temps normal, c'est-à-dire en présentiel, le décrochage se mesure à l'érosion des taux de présence durant les cours. C'est plus difficile en visio : comment savoir si l'étudiant prend des notes ou fait sa vaisselle ?", s'interroge Yann Demichel, directeur d'UFR à l'université Paris-Nanterre. Les cours à distance ont-ils favorisé l'abandon des études ? Difficile à dire, tant les situations sont diverses. Mais si le phénomène du décrochage n'est pas nouveau, il se révèle plus complexe à appréhender avec la crise et n'en est pas moins réel et préoccupant. Afin d'en limiter les risques, c'est vers des dispositifs déjà existants, notamment le tutorat, que les universités se sont tournées en apportant toutefois des évolutions, que ce soit en termes de volume ou de modalités. Le présentiel reste encore la solution la plus efficace pour rattraper les décrocheurs.



En février 2021, les étudiants sont de nouveau autorisés à assister à des cours en présentiel, comme ici à Toulouse-II Jean-Jaurès.

AEF - © Gw. Cx.

Alors que le bilan des examens du premier semestre commence à peine à s'esquisser ([lire sur AEF info](#)), la question du décrochage

des étudiants reste au cœur des préoccupations des équipes pédagogiques. Loin d'être nouveau, le phénomène prend une autre dimension dans le contexte de la crise sanitaire et de l'enseignement à distance. Dès la rentrée, nombreux ont été les acteurs qui avaient d'ailleurs alerté sur ce risque ([lire sur AEF ici](#) et [ici](#)), mais le début de l'année 2021 a surtout été dominé par la question de la détresse psychologique des étudiants ([lire sur AEF info](#)). Si les deux phénomènes ne sont pas décorrés, le décrochage est plus diffus et complexe à appréhender. Il soulève des inquiétudes autant sur la valeur des études que sur la préparation de la rentrée 2022.

décrochage : un phénomène ancien mais des formes nouvelles

"En temps normal, c'est-à-dire en présentiel, le décrochage se mesure à l'érosion des taux de présence durant les cours. C'est plus difficile en visio : comment savoir si l'étudiant prend des notes ou fait sa vaisselle ?", s'interroge Yann Demichel, directeur de l'UFR Segmi (sciences économiques gestion mathématiques informatique) de Paris-Nanterre. De même, s'il est possible de mesurer les taux de connexion durant les cours en visio, "le taux de l'attention des étudiants n'est, lui, pas mesurable", abonde Amilcar Bernardino, [VP CA](#) de l'Upec. "C'est d'autant plus difficile pour les enseignants : en face-à-face, ils peuvent voir dans les visages et les regards lorsque les étudiants décrochent ou n'ont pas compris, et donc agir en conséquence. À distance, c'est compliqué de favoriser l'interaction."

Les interactions, outil de mesure de l'attention



Nelly Ferreira, doyenne de la faculté de droit de CY Cergy Paris Université

| *Droits réservés - DR*

Alors, y a-t-il plus ou moins d'échanges entre étudiants et enseignants dans les enseignements à distance ? Dans ses cours de droit à CY Cergy Paris université, la doyenne Nelly Ferreira affirme avoir "beaucoup moins de sollicitations de la part des étudiants". "C'est un peu comme une forme de résignation. Même ceux qui ont un bon niveau se retrouvent en difficulté, et je les comprends : 4 heures de visio, ce n'est pas tenable. On fait cours devant des écrans noirs car beaucoup ne mettent pas la caméra, et même lorsqu'ils la mettent, il suffit que je partage mon écran pour perdre le contact visuel avec eux. Comment savoir, dans ces conditions, ce qu'ils en retiennent ? Là, au dernier cours que j'ai donné, 15 étudiants ont participé, alors qu'ils étaient 300 à le suivre."

Au sein de l'UFR Segmi à Nanterre, le ressenti est plus positif. "Sur toutes les disciplines confondues, nous sommes plutôt contents de la participation en cours, on craignait vraiment que ce soit pire", estime Yann Demichel. Il constate surtout que l'érosion de la présence des étudiants est "plus lente que les autres années". "En

temps normal, cela commence avec le rendu des premières copies : ceux qui constatent que leur niveau est faible par rapport à ce qui est demandé ont tendance à ne plus venir. Là, ils continuent à se connecter de temps en temps, c'est déjà ça", dit-il. "S'ils ne prennent pas forcément de notes, je pense qu'ils retiennent quand même certaines choses. C'est une génération qui est habituée à avoir un bruit de fond : ils prennent ce qu'ils veulent de ces cours." Peut-on dire qu'un étudiant qui écoute le cours en bruit de fond est du décrochage ? "Oui et non, car ce n'est pas de l'attention", répond Yann Demichel.

l'environnement d'études compte

C'est là tout l'enjeu de l'adaptation pédagogique pour les enseignants : redéfinir les cours pour développer les échanges. "Certains profs ont très bien su s'adapter, ils gèrent les cours avec des applis comme Klaxoon, c'est sympa, ça casse le monologue. Mais d'autres font seulement du cours magistral à distance", témoigne Timothée Pychugin, étudiant en M2 gestion à Nanterre.

Pour autant, certains facteurs de décrochage ne relèvent pas du champ d'action des enseignants, ni même de celui des élèves. En premier lieu : celui de l'environnement du jeune pour suivre ses études. Selon l'[OVE](#), plus d'un étudiant sur deux a eu des difficultés d'organisation ou de temps de travail au domicile ([lire sur AEF info](#)). Outre les difficultés de connexion, relevé par 39 % des étudiants interrogés, plus d'un tiers (28 %) disent avoir manqué de calme pour travailler.

Quels sont les profils des décrocheurs ?

Dans ce contexte particulier, le profil des "décrocheurs" évolue-t-il ? "On a toujours eu du décrochage. Ce qui est nouveau cette année, c'est le volume : ils sont bien plus nombreux", pointe Benoît, enseignant vacataire chargé de cours en informatique à Paris-VIII, qui manifestait le 26 janvier dernier. Il constate que de plus en plus de "bons" étudiants décrochent : "Ils disent qu'ils arrêtent pour cette année, qu'ils reprendront l'année prochaine mais que là, ils n'y arrivent plus."

"Alors que je suis en master et que j'ai quand même les 'codes' de l'université, j'ai eu beaucoup de mal à suivre les cours à partir de novembre", explique Clara Philippe, en M2 de sciences politiques à Paris-I. Je ne mettais pas ma caméra pendant le cours, je n'osais

pas trop prendre la parole, en visio ou même dans le groupe WhatsApp. Je suis un peu introvertie, en présentiel ça passe, je peux parler à une personne ou deux, mais m'exprimer dans un groupe plus large, c'est plus difficile. Du coup, j'ai pas mal décroché. Les vacances de Noël avec ma famille m'ont fait du bien, je me suis raccrochée à ce moment-là."

La distance favorise "les étudiants plus endurants, plus égoïstes et solitaires"



Yann Mercier-Brunel, VP chargé des études et de la vie étudiantes de l'université d'Orléans.

| *Droits réservés - DR*

"Cet automne, l'enseignement à distance a été néfaste pour une partie des étudiants, notamment ceux qui ont besoin de contacts, qui sont dans l'affect", explique Yann Mercier-Brunel, ancien VP CFVU de l'université d'Orléans. Lui aussi constate une augmentation du volume des étudiants décrocheurs : "Ils pouvaient aussi décrocher en présentiel en se sentant noyés dans l'anonymat de l'université, mais là, ils sont plus nombreux. Ceux qui pouvaient être 'sauvés' par un cours ou par leur groupe d'amis se retrouvent en situation de décrochage. Si l'esprit de promo est un bon outil

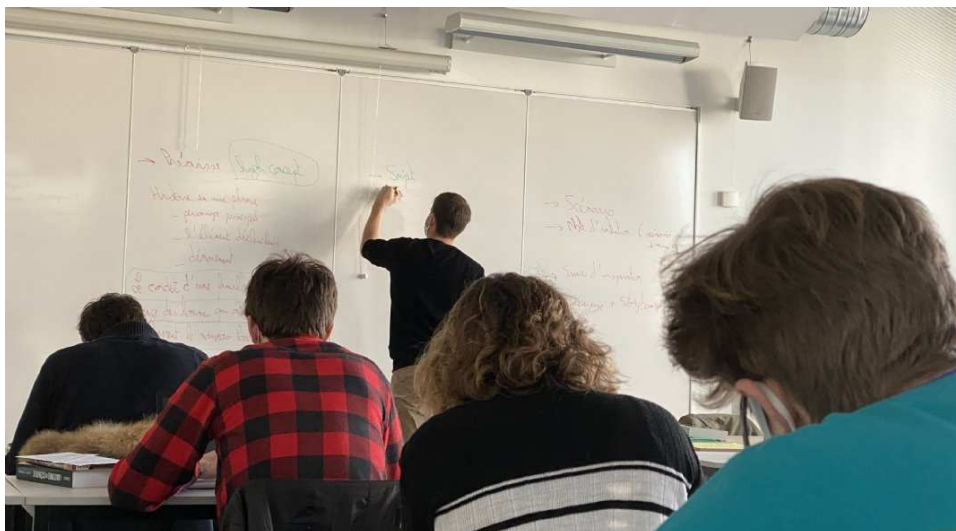
pour lutter contre ce phénomène, il est compliqué à trouver dans des grandes cohortes", note-t-il aussi. "De manière globale, la distance a favorisé les étudiants les plus endurants, mais aussi les plus égoïstes et solitaires. C'est anormal que ce genre de caractère joue à ce point un rôle dans les études."

Il existe aussi diverses formes de décrochage, pointe Anne-Lise Humain-Lamoure, doyenne de la faculté LLSH de l'Upec. "Certains étudiants ont disparu de nos radars : ils ne répondent plus à nos mails, ne se connectent pas aux cours..." Là encore, ce n'est pas nouveau. "Peut-être que la distance a donné une autre dimension à ce phénomène, mais je ne constate pas une augmentation en volume. Des étudiants présents sont aussi en grandes difficultés dans leur apprentissage. Ce sont ces étudiants-là que nous souhaitons orienter vers des dispositifs de tutorat."

Quelles solutions pour limiter le décrochage des étudiants ?

En décembre, une circulaire prévoyait la possibilité d'organiser des cours en présentiel par groupe de dix étudiants ([lire sur AEF info](#)), et l'on observe que les établissements se sont avant tout saisis de cette possibilité pour déployer leurs dispositifs de tutorat. À la fin du mois de janvier, la ministre précisait que 8 000 tuteurs avaient été recrutés sur les 20 000 prévus, qui s'ajoutent aux 30 000 déjà en fonction dans les établissements ([lire sur AEF info](#)).

du tutorat pédagogique individuel ou par groupe



En février 2021, les étudiants sont de nouveau autorisés à assister à des cours en présentiel, comme ici à Toulouse-II Jean-Jaurès.

| AEFÀ Toulouse-II Jean-Jaurès, 182 étudiants à partir de la L3 sont recrutés pour assurer du tutorat, à raison de 10 heures par

semaine. L'université a reçu deux fois plus de candidatures. Lors de permanences virtuelles ou physiques, selon l'option retenue par les départements d'enseignement, les tuteurs peuvent faire du suivi individuel ou par groupes de 2 à 9 étudiants.

"Leur rôle est d'être à l'écoute des étudiants aussi bien sur des aspects techniques - comment se connecter pour un cours en distanciel, par exemple - que sur des aspects pédagogiques, en donnant des conseils méthodologiques pour suivre les enseignements en distanciel ou la préparation aux examens", explique Vincent Simoulin, VP Cevu de Toulouse-II. Pour qu'eux-mêmes ne soient pas seuls, l'université a prévu de dédier des encadrants référents aux tuteurs étudiants.

L'université Toulouse-II va également affecter 6 ou 7 tuteurs au service numérique pour "identifier les modalités de décrochage", poursuit Vincent Simoulin, interrogé le 3 février. L'établissement veut comprendre pourquoi un étudiant ne s'est pas connecté depuis une semaine ou un mois, mais veut aussi s'intéresser à ceux qui ne se sont jamais connectés du tout. Si l'établissement a bien des chiffres globaux, il ne les connaît pas au niveau d'une UE. "Ce n'est pas pour stigmatiser une discipline", assure Vincent Simoulin.

L'une des hypothèses est que les disciplines pratiques, qui ont connu un "décrochage marqué" pendant le premier confinement, ont résolu leurs "problèmes majeurs" car elles ont obtenu des dérogations pour revenir sur les campus. "L'épuisement des étudiants est tel qu'aujourd'hui, après deux ou trois confinements, les disciplines qui s'en étaient le mieux sorties au départ rencontrent des problèmes aujourd'hui", analyse-t-il, tout en estimant que "les confinements amplifient à l'extrême des problèmes rencontrés de tout temps".

Prendre un compte la dimension sociale



Amilcar Bernardino est élu vice-président du conseil d'administration, le 3 juillet 2020.

| *Droits réservés - DR*

À l'Upec, en plus de l'aspect pédagogique, le dispositif de tutorat prend également une dimension sociale. "Il a été demandé aux tuteurs d'échanger avec les étudiants sur leur situation personnelle, de les rassurer et de les renseigner sur les dispositifs d'accompagnement sociaux existants", explique Amilcar Bernardino, VP CA de l'établissement. "Nous sommes en train de finaliser le déploiement de ce dispositif : environ 200 tuteurs ont été recrutés. Il s'adresse à tous les étudiants, et pas seulement aux L1 : nous sommes partis du principe que les tuteurs peuvent accompagner les étudiants qui sont dans un niveau inférieur à eux."

En plus du tutorat, "nous mettons en place, en nous appuyant sur les associations étudiantes, du 'mentorat' en présentiel", ajoute Anne-Lise Humain-Lamoure, doyenne de l'UFR LLSH dans le même établissement. "Il s'agit d'activités de convivialité, sans ECTS à la clef, afin qu'ils se retrouvent, échangent et se sentent un peu moins isolés. Bien sûr, cela s'effectue en petits groupes, dans le respect des consignes sanitaires. Je pense sincèrement que se

retrouver une heure, à l'université, pour jouer aux échecs par exemple, leur permet d'aller mieux et donc de s'accrocher à leurs études."

Des solutions en présentiel

Si les dispositifs contre le décrochage sont aussi divers que multiples, une tendance se dégage : les solutions les plus efficaces sont celles qui se déroulent en présentiel. "C'est l'une des premières demandes des étudiants", argumente Anne-Lise Humain-Lamoure. En Staps, les APSA en présentiel, avec le système dérogatoire ([lire sur AEF info](#)), "ont été une vraie soupape, pour les étudiants comme pour les enseignants", rappelle Hugues Rolan, doyen de l'université Sorbonne Paris-Nord. "Je pense que ça a joué un rôle pour éviter le décrochage : le fait de venir sur site, d'avoir un contact humain, de faire du sport... Être en demi-groupe limite le temps pratique, mais cela a un véritable aspect qualitatif : on peut prendre plus de temps avec chaque étudiant."

C'est bien l'absence de cours en présentiel qui a pénalisé Natacha Grimaud, inscrite en cinéma à Paris-VIII : "Sans cours à la fac, j'ai eu l'impression de ne pas être étudiante. C'est dur pour l'image de soi : on nous dit que l'on a eu un bac au rabais, puis là, une L1 au rabais aussi..." Si la jeune fille se réjouit que ses amies de CPGE aient cours en présentiel, elle s'interroge : "Pourquoi pas moi ? On nous laisse le choix entre suivre 40 heures de cours à 35 dans une petite salle avec les fenêtres ouvertes, ou avoir moins de 20 heures de cours en distanciel et passer pour des glandeurs ! Déjà que l'arrivée dans le supérieur est toujours un peu bizarre, celle-là est particulièrement dure à vivre..." En janvier, Natacha a d'ailleurs décidé d'arrêter les cours "pour le moment" et s'est inscrite sur Parcoursup.